

JEAN-PAUL DESPRAT

# LES BÂTARDS D'HENRI IV

L'épopée des Vendômes



© Tallandier



# LES BÂTARDS D'HENRI IV

## DU MÊME AUTEUR

### ESSAIS

*La France du Grand Siècle (1589-1715)*, Paris, Tallandier, coll. « Dictionnaire de curiosités », 2012

*Henri IV. L'homme de la tolérance*, Paris, Garnier, coll. « Ils ont fait la France », 2011

*Mirabeau*, Paris, Perrin, 2008

*Le Cardinal de Bernis. La Belle Ambition (1715-1794)*, Paris, Perrin, 2005

*Madame de Maintenon (1635-1719) ou Le Prix de la réputation*, Paris, Perrin, 2003 ; « Tempus », 2015

*Henri IV. Le règne de la tolérance*, avec Jacques Thibau, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 2001

*Au nom de la Pompadour*, avec Pierre Lepère, Paris, Flammarion, 2001

*Paris, Fêtes et Lumières*, Paris, Mengès, 1998

*Trois Gouttes de vinaigre dans les saintes huiles ou La vie tumultueuse de Guiscard La Bourlie (1658-1711)*, Paris, Perrin, 1997

### ROMANS

*Bleu de Sèvres (1759-1769)*, tome I, Paris, Seuil, 2006

*Jaune de Naples (1770-1781)*, tome II, Paris, Seuil, 2010

*Rouge de Paris (1789-1794)*, tome III, Paris, Seuil, 2013

*Le Marquis des Éperviers*, tome I, Paris, Balland, 1988

*Le Camp des enfants de Dieu*, tome II, Paris, Balland, 1989

*Le Secret des Bourbons (novembre 1703-avril 1704)*, tome III, Paris, Balland, 1991

*Les Enfarinés*, Rodez, Rouergue, 2000

JEAN-PAUL DESPRAT

# LES BÂTARDS D'HENRI IV

*L'épopée des Vendômes*  
1594-1727

TALLANDIER

1<sup>re</sup> édition : © Librairie académique Perrin, 1994.  
© Éditions Tallandier, 2015, pour la présente édition.

2 rue Rotrou – 75006 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-1384-1

Pour Paul, mon fils.





« Mon esprit vient de plus loin... »

La vocation d'un bâtard, c'est de rechercher son père afin de lui ressembler ou de le haïr. Mais qu'en est-il de l'espèce très rare des légitimés de France, fruits reconnus des amours de souverains régnants, qui commence avec César de Vendôme, issu du double adultère d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées et se renouvelle avec les enfants que mesdames de La Vallière et de Montespan eurent de Louis XIV ? Fils de rois, élevés dans la crainte et la vénération de leur père, ils ont en commun d'avoir voulu effacer la tache de la naissance illégitime et de n'avoir rien négligé pour obtenir les honneurs ainsi que les privilèges du vrai sang royal.

La méthode des légitimés pour parvenir à leur fin, outre s'unir aux princes successibles par mariage, c'est – avant la lettre – se montrer « plus royaliste que le roi » et, dans le cas de César de Vendôme et de ses successeurs, revendiquer, plus haut que Louis XIII ou Louis XIV eux-mêmes, l'héritage d'Henri IV. Constant souci de toute la lignée venue de Gabrielle d'Estrées, qu'exprime encore, à l'orée du XVIII<sup>e</sup> siècle, Louis-Joseph de Vendôme, lequel, interrogé par le roi d'Espagne, son cousin, descendant comme lui d'Henri IV, à propos des qualités qu'il aurait héritées de son père, le duc de Mercœur, réplique avec superbe : « Mon esprit vient de plus loin... »



## PROLOGUE

### Mes belles amours (novembre 1590-avril 1599)

#### **Le renard et le loup**

C'était en Picardie, à la veille de la Saint-Martin de l'an 1590. Deux cavaliers, soulevant de grandes envolées de terre, filaient à vive allure dans un chemin creux ramolli par les pluies de l'automne. Le plus grand de ces hommes, de belle mine et de haute stature, avait rabattu son collet de dentelle par-dessus le buffle qui lui prenait avantageusement la taille. Il avait vingt-sept ans. Toutes les femmes de la cour se brûlaient à son regard. Il était grand écuyer de France, raison pour laquelle on ne l'appelait autrement que monsieur le Grand : il se nommait en vérité Roger de Bellegarde. Son compagnon, qui aurait pu passer pour son valet, tant son chapeau de peluche et de soie noire était avachi, son pourpoint fatigué, sa barbe grise hirsute, n'était autre qu'Henri IV, roi de France depuis quatorze mois, roi huguenot d'un royaume presque entièrement catholique, alors dans les affres de la conquête de son trône et de sa capitale, et que ses congénères gascons nommaient par dérision « roi du moulin de Barbaste », du nom d'un de ses moulins en Béarn.

Trois jours auparavant, c'était le 7 novembre 1590, il avait établi son « camp volant » à Cœuvres, non loin de Villers-Cotterêts. Ce rassemblement d'à peu près six mille soldats, presque tous mercenaires, c'était ce qui restait de son armée, après qu'il eut, selon la coutume, licencié sa noblesse volontaire à l'issue de la campagne d'été. À ses côtés étaient demeurés ses plus fidèles compagnons, ceux qui tels Chatillon, le vicomte de Turenne ou La Trémoille – protestants comme lui – s'étaient attachés à sa fortune alors qu'il n'était encore que le roi de Navarre. Mais il se trouvait aussi à Cœuvres quelques catholiques, des loyalistes, qui avaient reconnu

le fils de Jeanne d'Albret pour successeur d'Henri III, au chevet de ce roi mourant. Roger de Bellegarde était l'un d'eux.

Dans les premiers temps du nouveau règne, la cour de France, ce n'était que cela : quelques soldats pataugeant dans la boue des tranchées, habiles à surmonter les divergences religieuses pour parler d'une seule voix. Malgré cette unanimité, ils avaient été impuissants à s'opposer à la décision de leur maître qui avait arrêté, le 30 août précédent, de lever le siège qu'il mettait devant Paris et qui s'était retiré vers le nord, à la stupéfaction générale. Le roi avait été abusé par la rumeur d'une possible manœuvre de ses adversaires, capable de le prendre dans une nasse : la jonction du duc de Parme, mercenaire du roi d'Espagne avec le duc de Mayenne, chef de la Ligue, successeur à la tête de ce regroupement des catholiques ultras de son frère, le duc de Guise, assassiné à Blois. La capitale, au moment où Henri IV s'en était éloigné, était pourtant exsangue : « Cette ville, écrit Palma Cayet, quatre jours plus tard se fut rendue à lui par l'extrême famine qui était dedans<sup>1</sup>. » D'après Cheverny, il ne s'y mangeait plus « que du vieil oinct dont on fait les chandelles, des chiens, des chats, des herbes crues et les vieux os des morts ». Le 8 août, au cours de la journée des Pains, les Parisiens s'étaient même révoltés pour que la ville se rende. Erreur lourde de conséquence que celle d'Henri IV, puisque la prise de Paris, qui devait asseoir sans contredit possible son autorité sur le pays, allait être repoussée de quatre années, quatre années pleines de chevauchées et de mêlées furieuses. Temps de doute et d'incertitude, et, peut-être, à cause de cela, temps propices au plus fou des amours qu'un roi de France ait jamais conçu pour l'une de ses sujettes.

Comment Henri IV et son grand écuyer, deux mois après cette déconvenue, en étaient-ils venus à galoper de la sorte, entre chien et loup, quittant les retranchements où leurs compagnons remâchaient leur colère, chevauchant, contre toute prudence, avec une très mince escorte qui les suivait à distance ? Il suffisait d'observer leurs mines pour comprendre : Roger, penaud, enrageant de la balourdise qu'il venait de commettre, Henri, se léchant les babines comme quelqu'un qui ne doute pas que sa bonne fortune ne soit, au bout de son chemin, installée à l'attendre. Nul doute possible : il y avait de la femme là-dessous. Monsieur le Grand, gascon de naissance et d'humeur, avait vanté au roi les charmes de l'une des filles du seigneur du lieu, Antoine d'Estrées, fausse ingénue de seize ans dont il avait fait sa maîtresse.

Gabrielle, tel était le prénom de cette beauté, était entrée dans sa vie un an auparavant, à Compiègne, avec l'éclat et la soudaineté du tonnerre. Roger relevait à l'époque d'une fièvre double-tierce qui avait fait craindre pour sa vie. Il attendait son rétablissement dans un petit logis des bords de l'Oise, pressé d'un flot d'admiratrices, avides de venir surprendre jusque dans son lit cet impénitent séducteur, dont quelques mèches de la chevelure tigrée de feu tire-bouchonnaient sous l'effet des dernières moiteurs de la fièvre. Soudain, dans ce hourvari femelle, le grand écuyer avait remarqué Gabrielle, entrée dans sa chambre en compagnie de quelques dames titrées du pays et obligée de jouer des coudes avec des haricotières et des marchandes de cresson pour s'approcher.

Suggérons la figure de cette jeune curieuse et fions-nous au portrait que fit d'elle l'auteur des *Amours du Grand Alcandre*, sa rivale dans le cœur de Roger de Bellegarde, Mlle de Guise : « Son visage était lisse et transparent comme une perle dont il avait la finesse et l'eau. Le satin blanc de sa robe paraissait noir à comparaison de la neige de son beau sein. Ses lèvres étaient couleur du rubis et ses yeux d'un bleu céleste, si luisants, qu'on eut pu difficilement juger s'ils empruntaient au soleil leur vive lumière ou si ce bel astre leur était redevable de sa clarté<sup>2</sup>. » Ajoutons qu'elle possédait, selon Guillaume de Sablé, deux autres attributs de la beauté aristocratique du temps : une chevelure relevée et blonde mais aussi un léger galbe de chair qui lui faisait un double menton.

Michelet, qui ne l'aime pas, s'inquiète du regard : « Elle est étonnamment blanche et délicate, imperceptiblement rosée. L'œil a une indécision, une *vaghezza* qui dut ravir et qui pourtant ne rassure pas. Objet très poétique sans doute, elle n'en annonce pas moins un moral assez prosaïque ; cette belle personne est certainement médiocre, judicieuse et, dans un cercle étroit, assez capable de calcul<sup>3</sup>. » Achéons cette mosaïque par l'opinion d'un inconditionnel, Agrippa d'Aubigné : « Son extrême beauté ne sentait rien de lascif. » Est-ce à dire que la demoiselle était suffisamment habile pour dominer ses émotions et ne pas laisser transparaître le vice de luxure ou de cupidité que l'opinion, à juste titre, attachait, comme nous l'allons dire, aux femmes de son lignage ?

En 1589, elle avait, en tout cas, commencé par répondre avec beaucoup de froideur aux œillades enflammées de Roger. C'est qu'elle était amoureuse alors, d'un certain Stavay, qui avait obtenu – disait-on – ses premières faveurs. Le grand écuyer n'était pas

d'un caractère à s'arrêter à ces détails. Bien que faible encore, il avait entrepris de monter à l'assaut et l'épisode, si galant déjà, de sa convalescence, allait se terminer dans sa petite chambre de Compiègne, vidée sans ménagement de ses autres visiteuses, où il devait retenir Gabrielle deux jours et deux nuits consécutives. Après cela, il était reparu à l'armée en en faisant des gorges chaudes et Henri IV, alors tout à la pensée de Claude de Beauvilliers, l'abbesse de Montmartre, n'avait, à ces fanfaronnades, qu'à demi soulevé la paupière.

Bellegarde était aimé du roi avec qui il s'entretenait dans leur commun patois des montagnes des Pyrénées, émaillé de jurons cocasses. Il était issu de la vieille lignée des Saint-Lary en Comminges. Venu à la cour presque enfant, il en avait été, dès l'âge de vingt ans, l'une des coqueluches poussé par ses deux oncles, tous deux entièrement favoris d'Henri III : le maréchal de Bellegarde, le « torrent de la faveur », et surtout le duc d'Épernon, l'« archimignon », le « demi-roi ». Roger, aussi radieux et beau qu'étaient ses oncles, avait trouvé le premier levain de son succès dans le goût que le roi d'alors affichait plus qu'ouvertement pour les plus sémillants jeunes gens de son royaume. On sait par Tallemant ce qu'en disait un courtisan du temps à qui l'un de ses amis reprochait de ne pas avancer à la cour aussi rapidement que le grand écuyer : « Hé ! railla-t-il, il n'a garde qu'il ne s'avance, on le pousse assez par derrière<sup>4</sup>. » Cette réputation, malgré les innombrables succès féminins dont on le crédite, ne devait d'ailleurs jamais tout à fait quitter Bellegarde. Tallemant, lui encore, prétend qu'il adopta, sur la fin de sa vie, l'aventurier Souscarrière qui était son giton. Admettons, avec Antoine Adam, que le beau Roger, comme nombre de séducteurs de son temps, était, selon le joli mot d'Oscar Wilde : bimétaliste.

Quoi qu'il en soit, aux temps qui nous occupent, ce félin, au regard de miel et à la cuisse musclée de centaure, pouvait s'enorgueillir d'une carrière exceptionnelle : il avait été fait à vingt et un ans, maître de la garde-robe par Henri III, à vingt-deux ans, premier gentilhomme de la chambre, à vingt-quatre, grand écuyer. Il avait été au nombre des Quarante-Cinq, ces gentilshommes dévoués au dernier roi Valois dans sa lutte contre la maison de Lorraine. En 1588, il s'était fait le principal racoleur des assassins du cardinal et du duc de Guise à Blois. C'est lui, encore, qui se tenait près d'Henri III, au matin du 1<sup>er</sup> août 1589, et qui s'était précipité, au cri de son maître, pour faire choir le couteau de la main criminelle

de Jacques Clément. Après cela, il avait été le premier, au chevet du roi agonisant, à baiser les genoux d'Henri de Navarre et à le reconnaître pour légitime successeur de la couronne. Henri IV lui devait donc beaucoup et, pour lui en témoigner sa reconnaissance, il s'efforçait, malgré le délabrement de ses affaires, de lui continuer les mêmes largesses que son prédécesseur. Ainsi, quelques semaines avant les événements que nous narrons, avait-il repris l'abbaye de Marmoutier à son vieil ami Biron, pour en faire don à Roger.

Ajoutons que Bellegarde maniait également la plume. C'est lui qui devait donner, à quatre mains, avec l'aide de son ancienne maîtresse, Mlle de Guise, ce récit des *Amours du Grand Alcandre* qui, quelque quarante années après l'événement, nous livre le récit, plein d'humour et beaucoup plus exact qu'on ne le pense, des amours de Gabrielle et d'Henri IV<sup>5</sup>.

La bévue fatale, point de départ de notre histoire, Roger l'avait commise le 7 novembre, à son arrivée au camp de Cœuvres. Il avait sollicité un congé de deux jours pour revoir sa belle et, cette fois, le roi dont le cœur ne brûlait plus pour l'abbesse de Montmartre, attaqué du vif désir de contempler celle dont son grand écuyer ne cessait de vanter les appâts, s'était tout bonnement invité à le suivre.

Le château neuf de Cœuvres avait été construit par Jean d'Estrées, grand-père de Gabrielle, qui y était mort, le 23 octobre 1571, quelques mois avant que la plus fameuse de ses petites filles n'y vît le jour. Jean d'Estrées était issu d'une famille d'ancienne noblesse qui, dès le XII<sup>e</sup> siècle, avait compté un maréchal de France dont le petit-fils devait épouser une Courtenay, issue d'une branche cadette capétienne et dont l'arrière-petit-fils allait être le chef des volontaires partis au secours de Charles d'Anjou, à Palerme, après la terrible mortification des Vêpres Siciliennes<sup>6</sup>. Il avait commencé sa carrière fort modestement, en 1486, comme page de la reine Anne de Bretagne. Il devait, par la suite, participer aux guerres d'Italie sous les règnes de Louis XII et de François I<sup>er</sup> et y trouver, grâce à sa bravoure, le chemin de la fortune. Voyant un jour, au plus épais d'une mêlée, le bâtard de Vendôme, tombé de cheval, blessé, entouré d'ennemis, il avait réussi à l'approcher à grands coups d'épée et à l'enlever en croupe. Ce prince de la main gauche était fils de Jean II de Bourbon, trisaïeul d'Henri IV et de sa maîtresse Philippote de Gournay. Par reconnaissance, il allait donner à son sauveur pour épouse, Catherine, l'unique fille d'entre les quatre enfants nés de son union avec Jeanne de Rubempéré. Cette alliance apportait aux

d'Estrées quelques nouvelles gouttes du sang d'Hugues Capet, accolant, de façon quasi prémonitoire, le nom royal de Vendôme à celui de leur lignée.

La splendeur de Cœuvres était faite pour proclamer ce cousinage princier. C'était une demeure de la Renaissance mais qui s'entourait d'un fossé et se défendait encore d'un pont-levis. Le corps de logis à deux étages et hautes fenêtres décorées de rinceaux était flanqué de deux pavillons, à hautes toitures couronnées de cheneaux de plomb doré, desservis par deux escaliers hors d'œuvre qui s'enroulaient dans de fines tourelles ajourées. La galerie du premier étage était « cintrée et lambrissée de moerin et planchéiée par le bas avec un lambry de menuiserie et des bancs aussi de menuiserie au pourtour<sup>7</sup> ». Originalité suprême : les terrasses étaient décorées de canons de pierre sur affûts et les fenêtres surmontées de boulets en demi-bosse, qui illustraient l'importante charge de grand maître de l'artillerie confiée par Henri II, en 1550, au grand-père de Gabrielle. Un vaste bâtiment séparé – la Recette –, grange fiscale, grenier à sel, construit en même temps que le château pour entasser les contributions des vassaux, témoignait de la puissance féodale intacte des maîtres de Cœuvres\*. Tout autour du village, blotti sur une pente légère, roulaient à perte de vue les replis épais de la forêt de Villers-Cotterêts qui confondaient ses lointains grisonnants avec la base du ciel.

En 1590, le château était la propriété du fils aîné de Jean d'Estrées, Antoine, marquis de Cœuvres, vicomte de Soissons, sénéchal et premier baron du Boulonnais, gouverneur de La Fère, où il avait commis l'imprudence, le 18 octobre 1589, de se faire surprendre par les troupes de la Ligue. Malgré des titres qui en imposaient, Antoine d'Estrées faisait une mince figure. Il avait vécu de la renommée de son père avant de vivre – comme il va se voir bientôt – de celle de sa fille. Le souvenir glorieux du premier lui avait valu d'être compris dans la promotion de l'ordre du Saint-Esprit de 1579 où Henri III avait appelé tout ce qu'il y avait de plus titré en France ; l'extraordinaire élévation de la dernière allait lui procurer la fortune. Le 14 février 1559, pour son plus grand malheur, il avait épousé Françoise Babou dont Ronsard, dit-on, avait fait son Astrée. Elle devait lui donner neuf enfants. Françoise – d'Astrée devenue d'Estrées – avait la réputation d'aimer les brutes. Elle fut la maîtresse, seize ans après son mariage, de Louis Berenger du

---

\* Voir *Le Pèlerinage Gabriellien*, p. 86-87.



Gua, l'un des massacreurs de la Saint-Barthélémy, un gladiateur\*, qui devait finir embroché, au cours d'un de ses nombreux combats singuliers, par le baron de Vitteaux. Mme d'Estrées, inconsolable de cette perte, s'était alors offerte publiquement à qui la vengerait. Un vigoureux gaillard, plus jeune qu'elle de dix-huit printemps, le marquis d'Allègre de Millaud, s'était présenté. Il massacra proprement Vitteaux, assassin autrefois de son père – notez bien que nous ne sommes qu'à un demi-siècle du *Cid* – avant de s'enfuir dans ses terres, en Auvergne, enlevant en croupe celle dont il venait si hâtivement de laver l'« honneur ».

Dès le huitième enfant du couple d'Estrées – une fille venant immédiatement après Gabrielle qui était la septième –, on avait fait des gorges chaudes de l'improbable paternité d'Antoine. La bâtardise de la neuvième, Marie-Françoise, née plus d'une année après que Mme d'Estrées se fut réfugiée à Issoire, était patente. L'infortune de M. d'Estrées était donc publique et sa longanimité si grande, face à ce malheur, qu'elle avait fini par le rendre touchant. Soit scrupule religieux, soit peur du ridicule, il avait renoncé à désavouer l'enfant né hors de son foyer. On louait généralement le soin qu'il prenait des quatre filles et des deux garçons restés sous son toit. Des deux fils, le premier, Louis, allait être son successeur, le second, François-Annibal, se préparait à être d'Église. Nous verrons comment le destin devait se charger de changer ces plans. Pour ce qui regardait les filles, Antoine avait déjà marié Marguerite, la seconde, au baron de Mouchi, il avait fait la troisième, Angélique, religieuse. Il ne lui restait plus qu'à songer à Diane, l'aînée, qu'on prétendait aimée du duc d'Épernon et à Gabrielle, la plus jeune.

Tel était le cercle étroit de Cœuvres au moment où Henri IV et son grand écuyer s'en approchaient au galop. Ce qu'en vit le roi tout d'abord, à peine franchi le pont-levis, ce furent les domestiques qui s'empressaient au-devant de lui, des flambeaux au poing et, en arrière, en l'absence du maître des lieux – l'homme qui avait perdu La Fère était un homme disgracié et il avait sans doute craint de se montrer – les enfants de M. d'Estrées. Aussitôt, il y eut le croisement des regards : celui de braise que le roi porta sur la plus jeune des filles de la maison, celui embarrassé de Bellegarde, enfin celui glacé que Gabrielle lança à son souverain, ce même air de froideur qu'elle avait témoigné à Roger, la première fois qu'elle l'avait vu, alors qu'elle se croyait aimée de Stavay.

---

\* Homme qui aimait les combats sanglants et les duels.

Le trait qui venait d'atteindre le cœur du Béarnais devait y rester fiché neuf ans. C'était une chose singulière pour un homme qui n'avait jusque-là guère montré de constance dans ses amours, si ce n'est à l'égard de Corisande d'Andoins, Corisande de Guiche, restée en Navarre et avec qui il avait correspondu jusqu'au seuil du dernier été, jusqu'à l'heure où était parvenue à Pau l'incroyable nouvelle que le roi protestant de France occupait le plus clair de son temps, durant le siège de Paris, à forniquer avec deux religieuses : Claude de Beauvilliers, la belle abbesse de Montmartre et Catherine de Vendôme, la non moins langoureuse nonain de Longchamp, professe de l'ordre de l'Humilité-Notre-Dame, dont le vocable s'accordait si mal à l'envie de plaire qui, chez elle, ne connaissait pas de bornes. Le roi, pendant plusieurs semaines, avait ainsi caracolé de Montmartre à Longchamp, ou, comme on disait alors, de la « religion » de Montmartre à celle de Longchamp. Biron y avait trouvé l'occasion d'un bon mot : « Qui peut encore reprocher à Sa Majesté de ne pas changer de religion<sup>8</sup> ? »

Henri IV passa-t-il la nuit à Cœuvres comme le prétendent certains ? Se contenta-t-il, comme l'écrit Pierre Mathieu, « de prendre du pain et du beurre à la porte du château » ? En tout cas, il ne vida les lieux qu'en prenant bien soin de ramener Bellegarde avec lui.

Tout au long du chemin, sans la plus petite apparence de gêne, il disserta en gascon sur son amour tout neuf, ajoutant à l'adresse de Roger « qu'il ne voulait plus de compagnon en son amour... et que sa passion lui était plus chère que toutes les couronnes du monde<sup>9</sup> ». L'auteur du *Grand Alcandre* ajoute : « Bellegarde, fort troublé du langage et de l'action avec laquelle il était proféré, promit à son maître tout ce qu'il exigea. »

Sur la fin novembre, nous retrouvons les deux compères à Senlis. Le roi, qui ne lâche pas son grand écuyer d'une semelle, de peur qu'il ne retourne seul à Cœuvres, l'entraîne avec lui inspecter quelques postes avancés sur la route de Paris – l'expose-t-il déjà à dessein au danger comme nous le verrons bientôt faire par jalousie pure ? – C'est à Senlis en tout cas que leur parvient une incroyable nouvelle : le séduisant duc de Longueville, grand chambellan, gouverneur de Picardie, fils de Marie de Bourbon et, par là, cousin d'Henri IV, étant arrivé à Compiègne dans le temps de cette absence du roi, y avait rencontré une incomparable beauté dont il s'était épris. Cette beauté avait nom Gabrielle et l'on ajoutait qu'elle n'était pas restée

insensible aux compliments du prince. Le sang du roi ne fit qu'un tour. Il hâta son retour à Compiègne et, dans une scène violente, rappela à Bellegarde et Longueville, mandés ensemble dans son cabinet, qu'ils n'avaient pas à se mettre en travers de ses desseins. Après quoi, il se précipita au logis qu'Antoine d'Estrées louait en ville et se jeta aux pieds de sa plus jeune fille, avec sans doute beaucoup de maladresse. Elle le reçut méchamment, lui protestant « de ne l'aimer jamais » et lui reprochant de vouloir ruiner son bonheur, après quoi, elle contraignit son père, qui tremblait de tous ses membres, à la ramener chez lui sur l'heure.

Le roi – on s'en doute – ne s'en tint pas là. Dès le lendemain, il enfourcha un cheval grison et, déguisé en bûcheron, procéda dont nous le verrons user quelque vingt ans plus tard pour séduire Charlotte de Montmorency – il se précipita à Cœuvres. Arrivé par le fond du parc sous ces pauvres haillons, il rencontra Gabrielle qui se promenait au bras de Diane, sa sœur aînée. Gabrielle le reconnaît, le raille de son accoutrement. Michelet prétend même qu'elle le repousse en lui disant : « Vous êtes si laid qu'on ne peut vous regarder<sup>10</sup>. » En tout cas, elle le force à se retirer malgré les supplications de sa sœur, qui raccompagne à la porte du domaine, avec tous les égards dûs à son rang, le pauvre roi de France, toujours chargé de son fagot.

Voici à quel piteux état était rendue, à la veille de Noël de l'an 1590, l'idylle que le roi de France prétendait nouer avec la plus impertinente de ses sujettes, de vingt et un ans sa cadette.

## **Le sang Babou**

Comment, après cela, et dans le seul espace du mois de janvier qui suivit, Gabrielle accepta-t-elle de devenir la maîtresse d'Henri IV ? C'est ce que nous allons tenter d'expliquer en montrant quelques nouveaux visages et, en premier lieu, quelques dames Babou.

Qui étaient ces Babou ? Au départ, des négociants tourangeaux qui s'étaient peu à peu poussés vers la petite noblesse par le moyen des charges d'échevinage. Philibert Babou, l'arrière-grand-père de Gabrielle, était ainsi devenu maire de Tours. Il avait épousé Marie Gaudin, dame de la Bourdaisière, qui, en son temps, avait assez préfiguré ce qu'allait être sa descendance féminine. Sa beauté était telle que François I<sup>er</sup> s'attacha les services du mari pour l'avoir

près d'elle. Elle brilla dès lors et incomparablement, accordant ses faveurs au roi, à Charles Quint, lorsqu'il traversa la France pour aller écraser la révolte de Gand, et, plus imprévisiblement, lors d'un voyage à Rome, au pape Clément VII Médicis, qui avait manifesté le vif désir de la voir. François I<sup>er</sup> lui témoigna bien de la gratitude puisqu'il l'aida à reconstruire le château de la Bourdaisière, les Babou, après cela, se faisant tout naturellement appeler Babou de la Bourdaisière.

Jean Babou, fils aîné de Philibert et de Marie Gaudin, n'eut qu'à marcher dans le sillage tracé par sa mère. Il fut maire de Tours, gouverneur de Touraine, ambassadeur à Rome, enfin, en 1557, grand maître de l'artillerie. Il avait épousé Françoise Robertet, fille de Florimont Robertet, ministre d'Henri II. Ensemble, ils eurent onze enfants : quatre garçons et sept filles, dont deux furent religieuses mais médiocrement zélées. Ces sept filles, toutes belles et volages, furent surnommées les « sept péchés capitaux ».

Françoise et Marie furent les aînées de ces aguichants péchés, toutes deux filles d'honneur de Marie Stuart. De Françoise, mère de Gabrielle, nous avons dit la vie scandaleuse. Marie, sa sœur, avait épousé en 1560 le beau comte de Saint-Aignan, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir de nombreux amants. Elle sera la mère de Claude, venue à quatorze ans au couvent de Montmartre pour y succéder à l'abbesse de Clermont, sa tante. C'est elle – devenue à son tour abbesse, à dix-sept ans à peine – qui accueillera Henri IV en 1590 dans son monastère, d'où se découvrait tout Paris, lui déclarant dès le voir paraître : « Il faut bien quelque religieuse pour les survenants. » Claude de Beauvilliers et Gabrielle, que le roi aima l'une après l'autre, étaient donc cousines germaines. Mais l'abbesse de Montmartre n'était pas que cela : par son père, le troisième comte de Saint-Aignan, elle était l'arrière-petite-nièce de Diane de Poitiers et la cousine de Corisande d'Andoins qui avait autrefois possédé le cœur d'Henri de Navarre. En elle, le sang galant des Babou touchait à ce qu'il y avait de plus fameux dans la courtoisie du siècle.

Il nous reste à connaître du plus actif des péchés capitaux, du plus jeune, du plus ambitieux, de celui par qui l'aventure de Gabrielle sera si retentissante : Isabelle Babou, Lydie pour sa famille, femme de François d'Escoubleau, seigneur d'Alluyes et de Sourdis, premier écuyer du roi et gouverneur de Chartres d'où il s'était fait déloger par les ligueurs en 1589. François d'Escoubleau, que l'on nommait M. de Sourdis par référence au plus important de ses fiefs, était donc en 1590, tout comme son beau-frère d'Estrées, un homme